

Violence et images du corps

I Gérard Chazal, philosophe

Les rapports de l'image du corps et de la médecine sont anciens, comme si le thérapeute ne pouvait bien s'approprier le corps qu'en s'en donnant une représentation. Cette image a, au cours de l'histoire, participé de la constitution des savoirs anatomiques (depuis Vésale) et physiologiques (avec Duchesne de Boulogne ou Marey par exemple). Elle est devenue un outil d'exploration du corps, même dans son intériorité la plus profonde, éclairant le diagnostic et la thérapie (radioscopie, radiographie puis scanner utilisant les rayons X, tomographie par émission de positons (TEP), imagerie par résonance magnétique (IRM), imagerie par résonance magnétique fonctionnelle (IRMf...)). L'historien des sciences comme le philosophe ne peuvent que louer le développement de ces techniques qui éclairent le médecin et améliorent le soin, même si certains ont déjà dénoncé une violence qui découpe et isole les organes et conduit à la perte de l'individu dans sa globalité. Nous ne voudrions pas, toutefois, trop nous attarder à dénoncer une médecine qui grâce à l'imagerie isole l'organe, « dépèce » l'individu, pour soigner « en détail » et en détruit la globalité. Si on a pu percevoir l'imagerie médicale comme une chosification de la personne et donc y voir une certaine forme de violence, il n'en demeure pas moins que la technicisation de la médecine a permis des avancées spectaculaires de la thérapie. Il est donc bon de rappeler avant tout les bienfaits de l'image du corps, comme il aurait fallu dire ses forces émotionnelles dans l'art avant d'examiner ses perversions et ses violences. En effet, cette face lumineuse ne va pas sans une part d'ombres inquiétantes et toujours renaissantes. L'image que l'on prend et que l'on donne du corps comporte dans ses dévoiements scientifiques et ses usages mercantiles, aux services des pouvoirs les plus détestables, une force incroyable de violence.

De la physiognomonie à l'anthropologie criminelle

Montrer c'est déjà, pense-t-on, expliquer et cela vaut pour l'anatomie ou la physiologie. Sous les apparences, on soupçonne une réalité profonde qui se manifesterait dans les singularités des traits extérieurs.

Le visage, le crâne, la stature, le maintien seraient autant de raccourcis vers la personnalité. L'image d'une personne pourrait nous en livrer les caractères essentiels pour peu que l'on élabore la science d'une lecture des apparences qui use des images et y cherche si ce n'est des preuves, tout du moins une caution. D'où une science de la physionomie qui nous livrerait dans la représentation de quelqu'un tout ce que nous voudrions en savoir, ses vertus comme ses défauts les plus secrets, et l'entreprise n'a pas manqué de se renouveler au cours de l'histoire. Mettre cette science au service de l'ordre, d'un pouvoir, de la police ou de la justice, le pas sera rapidement franchi dans des tentatives de contrôle des corps à travers leur représentation. La simple image du corps nous indiquerait l'asocial, le criminel avant même que le crime ou le délit ne soit commis, voire l'« infériorité raciale » ou « l'homosexualité cachée ». La physiognomonie de Lavater au XVIII^e siècle prétend lire le caractère sur le visage et son ouvrage appuie cette prétention sur une multitude d'illustrations. Si elle se place dans une très ancienne tradition du jugement sur l'apparence, elle en ouvre une autre qui de Gall à Lombroso développera cette idée particulièrement dans le champ de la criminalité. Gall passera de la localisation cérébrale des facultés mentales à une topologie indicative des bosses du crâne. Lombroso fondera toute une anthropologie criminelle sur l'apparence des individus. La violence consiste alors dans la manière dont chacun se trouve caractérisé, déterminé, enfermé dans l'image que le médecin, le physiologiste ou l'anatomiste lui renvoie. De l'anthropologie criminelle de Lombroso à l'eugénisme, en passant par le « racisme scientifique », tout au long du XIX^e siècle et au début du XX^e l'image des corps, du « criminel », du « noir », du « juif », a servi de caution aux plus violentes des idéologies. A

« De l'anthropologie criminelle de Lombroso à l'eugénisme, en passant par le "racisme scientifique", l'image des corps, du "criminel", du "noir", du "juif", a servi de caution aux plus violentes des idéologies. »

§ Histoire de la médecine

§ Justice § Violence § Marché

.../...

« Si l'analyse de l'ADN peut, dans certaines circonstances, révéler un acte commis, il en va tout autrement lorsque l'on tente de fonder là-dessus la détermination de quelqu'un comme criminel. »

travers l'image des corps, on impose un destin aux individus.

Très tôt, cet usage de l'image qui vise à une maîtrise des corps développe toute une série de techniques. Chez Lavater, l'image du corps tient encore du coup de crayon. Avec Gall et la phrénologie, le crâne est soumis à une véritable cartographie. Non seulement l'intérieur porteur des capacités psychologiques se manifeste dans l'apparence extérieure, mais il s'agit d'en fournir les localisations les plus précises. Cette rationalisation de la représentation conduit finalement à la pratique de la mesure appliquée à l'homme. Les travaux statistiques de Pearson alimentent alors l'eugénisme et le racisme prétendument scientifique de la fin du XIX^e siècle. La

police et la justice vont trouver dans ces images rationalisées des individus les outils pour maintenir un ordre que « le criminel », « l'asocial », « l'homosexuel », « l'alcoolique », les « classes dangereuses » sont censés menacer. L'image s'insère dans la fiche. Bertillon sera le chantre de cette méthode. Il s'agit de remplacer des descriptions plus ou moins vagues et imprécises par une représentation précise et chiffrée. La fiche anthropométrique individualise l'image de ces catégories « dangereuses » et en retour les confirme. On ajoutera assez vite l'empreinte digitale, cette trace unique que laisse le corps sur les objets qu'il manipule. Puis, les techniques de l'image progressant, viendra la photo, de face et de profil du suspect, déjà condamné par son image avant d'avoir été jugé. Dans une perspective strictement policière, la vérité est inscrite dans l'image des individus. Ce mouvement qui vise à enfermer un individu dans son image, celle

du visage ou encore, plus partielle, celle de l'empreinte digitale ne cessera de se développer au fur et à mesure que techniquement on saura plus précisément fournir ces représentations. Aujourd'hui, à l'image des doigts dans l'empreinte, on ajoute celle du génome. La représentation plonge au plus intime de l'être qu'elle est censée révéler dans son essence la plus secrète. Pire, voilà la personne et son destin violemment réduits à quelques séquences d'ADN. Par cette image du plus intime, non seulement on vise à faire éclater la vérité d'un crime, mais encore on peut fichier. L'anthropologie criminelle de Lombroso se trouve renouvelée par ceux qui veulent croire que l'individu complètement déterminé par son génome se résume dans la représentation que les techniques de la biologie peuvent en fournir. Certes, des analyses génétiques ont pu innocenter celui qui aurait été injustement condamné et désigner le vrai coupable. Mais cette imagerie devient violente lorsque on lui accorde le pouvoir de dévoiler entièrement la personnalité, lorsqu'on essaie d'associer de manière déterministe et rigide telle part du génome à telle caractéristique psycho-

logique et lorsqu'elle permet d'enfermer les individus dans des fiches qui en donnent une image définitive et figée.

Si l'analyse de l'ADN peut, dans certaines circonstances, révéler un acte commis et donner l'image de celui qui l'a commis (un violeur par exemple), il en va tout autrement lorsque l'on tente de fonder là-dessus la détermination de quelqu'un comme criminel. Allons plus loin dans l'usage des images médicales. Il est de plus en plus question d'utiliser devant des tribunaux des images cérébrales du suspect fournies par l'IRM, l'IRMf ou la TEP. Dans l'affaire, il ne s'agit plus de relier l'image à un acte précis et condamnable, mais à une potentialité supposée. L'image de votre cerveau en activité dirait sûrement votre criminalité potentielle, vos tares secrètes. Il ne s'agirait plus de vous condamner sur ce que vous avez fait, mais sur ce que vous êtes ou plutôt sur ce qu'une certaine image est censée dire de ce que vous êtes. Il est vrai qu'aujourd'hui, se souvenant des dérives eugénistes, racistes que l'on a connues, des médecins, des biologistes s'élèvent contre cette dérive dans laquelle on voudrait, au nom d'une idéologie sécuritaire, entraîner l'image médicale. Car alors il ne s'agit plus de soigner, même pas de participer à la construction d'une vérité judiciaire, mais de faire régner un ordre par la vertu d'un fichage que les images autorisent.

La vocation mercantile de l'image du corps

Le médecin a appris à lire sur le corps les traces de la maladie qui le ronge à l'intérieur. L'obésité et à l'inverse une maigreur extrême, les gonflements, les rougeurs et les pâleurs excessives, la façon dont la peau réagit à la pression ou aux pincements sont autant de signes que le clinicien sait interpréter. De ce fait, au cours du XX^e siècle principalement, la médecine a normalisé le corps, donnant indirectement une image du corps sain opposée à celle du corps malade, « syphilitique », « tuberculeux », « alcoolique »... Souvent ces images colorées et excessives illustreront le cours de morale de l'école sur des planches à vocation pédagogique.

Cette image du corps sain qui a une fonction indicative dans le cadre de la médecine passera entre les mains des pédagogues moralistes d'abord, puis des publicitaires qui en feront une forme idéalisée destinée à imposer un modèle vers lequel chacun doit tendre et peut tendre moyennant l'emploi des produits adéquats proposés à la vente. Ainsi se sont multipliées les images de corps « parfaits » invitant chacun à s'y conformer. Ne pas correspondre aux canons ainsi définis relève d'une faute, puisque le marché prétend offrir les moyens d'y parvenir. Les corps étalés sur les affiches, les pages de magazines, à la télévision, se trouvent instrumentalisés et par là instrumentalisent le nôtre dans son invitation insistante à le mimer. L'image du corps est devenue l'instrument d'un désir, d'une envie qu'il s'agit d'exalter. Support de mar-

chandises, il devient marchandise. Il nous impose insidieusement nos comportements quant à nos manières de nous nourrir, de nous vêtir, de nous parfumer, de faire du sport, de construire notre apparence. L'image nous impose par sa multiplication des formes stéréotypées de la séduction, aussi bien masculine que féminine. Pour être insidieuse, la violence n'en est pas moins présente dans la mesure où elle fait que le regard des autres sur nous passe par la médiation des images publicitaires et nous contraint dans notre manière de nous offrir à ce regard de l'autre.

Certes, depuis l'Antiquité peut-être, au moins depuis la Renaissance, la représentation du corps a offert des idéaux qui imposaient avec plus ou moins de force des comportements ou des manières d'être, de se tenir, de se vêtir, etc. La diététique et l'exercice accompagnent le dandy comme le raconte Byron et s'opposent au prestige bourgeois et balzacien du ventripotent. Dès le XIX^e, la gravure de mode normalise le corps. Cependant, avec la publicité, ce phénomène s'est doublé de la violence que suppose l'économie et le profit. Il ne s'agit plus d'imposer quelque idéal en fonction de critères esthétiques, de modes, voire de conceptions de la santé ou de la maladie. Il s'agit de gagner de l'argent en fixant des normes incarnées dans le corps du mannequin ou du « sportif », et qui déterminent des marchés. Les

crèmes, certains produits alimentaires, des cosmétiques, des vêtements... quand ce ne sont pas – comble du détournement – des voitures ou du matériel électronique, se vendent à travers des images de corps minces, séduisants, jeunes. Ce sont ces images qui nous imposent des comportements parfois mortifères pour nous y conformer, rester jeunes, dynamiques... Echapper à cette conformité aux images que nous impose la publicité peut alors être ressenti par certains comme une faute. Indirectement, celui ou celle qui déroge à cet idéal est en quelque sorte stigmatisé dans le regard des autres. L'industrie des régimes de toutes sortes profite du désarroi de celles et ceux qui se sentent trop loin de l'idéal proposé au regard. Les alternances de boulimie et de régimes draconiens liées à l'anorexie qui frappe tant de jeunes filles sont probablement un de ces effets pervers d'un dévoiement de l'image du corps par la publicité au service des profits qu'elle induit. La violence de ce système des corps imposés, à travers les représentations publicitaires, commence aujourd'hui à apparaître et suscite des réactions. Mais le système qui s'est instauré sera difficile à miner parce qu'au service d'intérêts économiques considérables, il s'appuie sur le désir profondément enraciné en chacun d'être toujours « au mieux » dans sa manière d'apparaître sous le regard des autres. ■

